

« C'est "tiffiti" de comprendre le monde, mais on se débrouille »

Anais Paret

Cette citation du livre d'Emmanuelle Laborit (1994, p 45), pour titre, me semble intéressante, car il apparaît qu'elle résume bien ce que je vais essayer de faire ressortir sur le monde des sourds à travers ce livre d'Emmanuelle Laborit.

Me cantonner à une sélection de chapitres de son œuvre serait possible, mais il me semble impossible de laisser voir certains aspects et non d'autres. Alors voyageons ensemble sur les mots de sa vie.

Emmanuelle Laborit est née sourde profonde en 1972. En 1994, elle décide de publier son autobiographie qu'elle intitulera « Le cri de la mouette ». Pourquoi ce titre ? Ce récit témoigne d'une époque, d'une culture et n'est pas qu'un simple témoignage. Emmanuelle Laborit revendique sur ces pages des opinions, des besoins, des sentiments mais surtout fait passer un message aux mondes des sourds et des entendants afin que la compréhension des uns et des autres s'installe peu à peu. Elle s'adresse surtout aux sourds sur l'existence d'une langue et d'une culture qui est la leur. Un groupe minoritaire, certes, mais bien présent et qui malgré les difficultés de communication doit se faire entendre d'après elle. Je vais me pencher sur les épreuves de la vie qu'un sourd peut avoir à traverser de sa naissance jusqu'à ce qu'il soit un jeune adulte. Nous allons survoler la découverte de la surdité et tout ce que cela implique dans la vie d'un sourd. Puis nous verrons que l'apprentissage dure toute la vie qu'on le veuille ou non. Pour ensuite finir sur les améliorations et les révoltes du quotidien d'Emmanuelle Laborit.

Avant d'écrire ce livre, Emmanuelle Laborit a dû faire ses preuves et se justifier pour montrer aux gens autour d'elle qu'elle en était réellement capable. Elle débute le récit de sa vie sur ces mots là : « *Les mots sont une bizarrerie pour moi depuis mon enfance.* ». Ce qu'elle signifie ici, c'est la difficulté de comprendre le monde autour d'elle, alors qu'elle comprenait à peine ce que c'était qu'être sourde. Elle entre dans le vif du sujet dans le chapitre suivant « le cri de la mouette ». Elle raconte que, non consciente de sa surdité, toute petite elle poussait des cris, des cris de mouette disaient les membres de sa famille. Avant que sa surdité soit diagnostiquée par un spécialiste, ses parents ne se doutaient pas, ou ne voulaient pas croire que leur fille était sourde. Elle dormait bien et était très calme, cela leur convenait. Jusqu'au jour où Emmanuelle a commencé à pousser ces cris de mouette. Les parents de la fillette se sont demandé pourquoi elle criait si fort pour se faire entendre. Ils ont commencé à remarquer qu'elle ne réagissait pas à certains sons, que lorsqu'on l'appelait, elle ne réagissait pas toujours. Fruit du hasard ou pas ? Les parents vont chez le pédiatre habituel. Celui-ci claque très violemment la porte, qui est hors de la vue de l'enfant, et là la fillette se retourne. Diagnostic numéro 1 : Emmanuelle n'est pas sourde. Lorsqu'Emmanuelle Laborit a 9 mois, ses parents se demandent si le pédiatre a bien jugé la situation, car ses réactions sont toujours variables. Rendez-vous pris chez un spécialiste, et diagnostic numéro 2 : Emmanuelle est sourde profonde de naissance.

L'après-diagnostic est compliqué, beaucoup de questions se posent dans les esprits des parents de la fillette. Ils demandent alors conseil au spécialiste ; qui leur répond que leur fille parlera mais que ce sera long, qu'il lui faut dans un premier temps un appareillage et une rééducation orthophonique mais surtout pas de langage gestuel, ni de rencontre avec des adultes sourds car ils sont d'une autre génération et qu'ils pourraient être déçus. Longtemps ils ont essayé de comprendre comment c'était possible, pourquoi eux, puis ils ont fini par abandonner. La mère d'Emmanuelle était celle qui passait le plus de temps avec elle. Elles ont tissé des liens très forts et se sont inventé un langage « ombilical » nous décrit Emmanuelle Laborit. Néanmoins la communication n'était pas facile avec tout le monde, y compris avec son père qui passait moins de temps avec elle.

Ce que le pédiatre avait oublié c'était les vibrations qu'elle avait ressenties au moment où la porte a claqué. Ces vibrations, elle les a cultivées pour comprendre le son, notamment dans la musique. Avec un oncle et un père qui jouaient respectivement de la guitare et du piano, elle ne pouvait pas y échapper. Tout le monde autour d'elle essaye de la comprendre, et elle essaye surtout de se comprendre elle-même. Mais parfois certaines choses échappent aux entendants qui l'entourent, ils ne pensent pas qu'elle va se réveiller la nuit car elle n'entend rien, mais les vibrations elle les sent. Elle a besoin de voir pour être rassurée. « *Absence de lumière : panique.* ». Elle veut communiquer mais souvent elle a du mal à interpréter ce qu'elle peut voir, les gens qui bougent leurs lèvres autour d'elle. Leurs mimiques, elle ne les comprend pas bien. Jusqu'à l'âge de sept ans, elle n'a aucun mot ni phrase dans la tête. Comment, dans ce cas, se représenter les choses dans un monde dans lequel rien n'est adapté à elle ?

On comprend bien pourquoi maintenant nous disons que l'apprentissage dure toute la vie. Compréhension et déduction sont faites à partir de ce que nous sommes et dans son cas bon nombre de choses l'amènent à des réactions différentes de celles des entendants. Un simple dessin animé peut être mal interprété sans le son, les concepts de la mort, de la différence entre une fille et un garçon, la naissance, du bon ou mauvais, du dangereux ou pas et encore d'autres sujets sont restés des mystères pour Emmanuelle Laborit pendant longtemps. Jusqu'au jour où elle a voulu comprendre et a fait ses propres déductions et ses propres interprétations, qui l'ont amenée à croire des choses erronées sur le monde qui l'entoure. Rien n'était jamais vraiment clair surtout sans mots et sans signes ou gestes.

Son parcours scolaire a été assez mouvementé. Elle a débuté toute jeune avec la méthode Borel-Maisonny pour faciliter la communication avec sa mère, ce qui a plutôt bien fonctionné. Puis ses parents l'ont inscrite dans une école publique avec une classe d'adaptation pour les enfants sourds. Mais sa mère s'est rendu compte qu'elle restait seule, isolée à faire des dessins. Les dessins ont eu une grande importance pour elle, c'était un moyen d'expression. Suite à ce constat, sa mère l'a inscrite vers l'âge de 5 ou 6 ans dans une classe avec d'autres enfants sourds. Là, elle s'est fait des amis et c'est aussi à cette période qu'elle a compris « *la nécessité absolue de voir pour entendre.* ». A 7 ans, elle a le niveau d'une maternelle, mais on s'acharne encore à vouloir lui apprendre à parler. Au même âge, elle va découvrir la langue des signes française. A 11 ans, elle est inscrite au cours Morvan, mais une fois de plus elle est face à l'interdiction de signer cette langue qui est maintenant la sienne et doit encore et toujours parler. Malheureusement, c'est une loi qui va perdurer jusqu'en 1991 et qui interdit de parler la langue des signes française. Elle n'est pas considérée comme une langue mais comme une gestuelle du corps et des mains. Ses années Collège et Lycée furent difficiles à traverser, avec une crise d'adolescence très puissante et révoltée. Mais elle finit par prendre

conscience de l'importance de l'école et décide de s'adapter aux « normes » et aux règles pour passer son baccalauréat ; qu'elle obtiendra du deuxième coup avec une note de 16/20 en philosophie.

Faisons un bref petit retour en arrière, comment a-t-elle découvert la langue des signes finalement ? Son père a entendu parler du Théâtre des sourds de Vincennes. Il a emmené Emmanuelle, avide de communication, pour rencontrer Alfredo Corrado le créateur de l'international visual theatre (IVT). C'est cet homme qui leur a fait découvrir la langue des signes. Sa mère est enceinte à ce moment-là et ne peut donc pas l'accompagner, mais dès cette découverte qui l'ouvre au monde, la libération est totale pour Emmanuelle. Ses parents et elle partent à Washington apprendre la langue des signes à l'Université Gallaudet. De retour, elle est changée et continue avec passion les cours de théâtre à IVT. C'est juste avant d'obtenir son baccalauréat qu'elle est repérée par Jean Dalric pour jouer le rôle de Sarah dans la pièce « Les enfants du silence » de Mark Medoff. Cette pièce de théâtre lui vaudra le Molière de la révélation de l'année 1993. Son éducation scolaire s'est faite dans un combat permanent mais pour des résultats qui l'ont menée là où elle souhaitait être.

Le récit est ponctué de bons et mauvais moments. La plupart des moyens de communication des entendants passent par la parole, les mots et l'écriture. La télévision, le téléphone ont été des outils difficiles à pratiquer. Heureusement, Emmanuelle Laborit a eu la chance d'avoir une petite sœur, Marie, à laquelle dès la naissance elle a appris à signer. Marie est sa complice, sa traductrice, son informatrice, son amie. Elle lui a permis de comprendre beaucoup de choses et au fil du temps les liens qui se sont tissés entre elles sont devenus presque plus forts que les liens d'Emmanuelle avec sa mère. Malgré toute l'aide, Emmanuelle Laborit, adolescente en quête d'identité, cherche sa place dans la société. Elle vit son premier amour et cela l'entraîne dans une spirale de révolte. Il est sourd comme elle et ils traînent souvent avec leurs amis sourds, faisant les quatre cent coups. Ils sont en rébellion contre le monde dans lequel ils sont obligés de vivre : celui des entendants.

Cette révolte est marquée pendant son adolescence par son investissement pour le monde des sourds. Elle manifeste contre l'interdiction de la langue des signes française, mène des campagnes d'informations pour les sourds. Elle souhaiterait que les deux mondes, entendants/sourds, se rencontrent et se comprennent mais la « norme » est plus forte sur ce coup. Elle revendique une culture existante mais méconnue de la majorité des gens. Elle fait face à des situations d'incompréhension et de non-communication qui la mettent hors d'elle. Maintenant elle a compris qu'elle avait le droit de travailler, d'être mère, d'être adulte et qu'elle n'allait pas mourir de la surdité et veut VIVRE. Certaines choses ont pu par moments améliorer son quotidien ; le minitel par exemple qui remplaçait le téléphone pour elle. Mais c'était surtout la façon de penser des entendants qu'il était nécessaire de changer.

Pour conclure, Emmanuelle Laborit, fervente protectrice de l'identité des sourds, nous offre un témoignage sur sa vie. Sa surdité l'a faite devenir ce qu'elle est. Sa surdité, elle ne l'a pas vécue comme un défaut de fabrication mais comme une force que vibre dans son ventre. Ces vibrations l'ont faite s'agiter, crier, hurler pour signer au monde entier qui elle était. Sans ses parents, sa sœur et le théâtre, elle ne se serait pas ouverte au monde. Pour elle, « *ce livre est un cadeau de la vie* », il est publié au printemps 1994, pour lui permettre de s'ouvrir encore

plus au monde comme une fleur au printemps. Elle partage son histoire, pour qu'elle serve à d'autres sans prétention et avec modestie. Elle a enfin réussi à comprendre ; à chacun sa méthode, mais elle souhaite partager la sienne. Elle écrit :

« La mouette est devenue grande et vole de ses propres ailes.

Je vois comme je pourrais entendre.

Mes yeux sont mes oreilles.

J'écris comme je peux signer.

Mes mains sont bilingues.

Je vous offre ma différence.

Mon cœur n'est sourd de rien en ce double monde.

J'ai bien du mal à vous quitter. »

Sa conclusion sera aussi celle que j'ai choisie, car elle résume toute sa personne. La question qui se pose concerne la progression des rapports entre ces deux mondes. Où en sommes-nous aujourd'hui de l'adaptation d'un monde à l'autre ?

*

Référence bibliographique

Emmanuelle Laborit, « Le cri de la mouette », Edition Robert Lafont, Paris, 1994.